

(Troisième livre, vers 126-129), scène dans laquelle elle est assise dans sa chambre, reproduisant en direct la guerre de Troie sur une tapisserie. Son fil court sur le métier à tisser, il entre et sort des crânes de morts vivants.

---

Norma Jeanne Baker de Troie

Anne CARSON

ED: L'Arche - - Extrait-

NORMA JEANE sous les traits de Truman Capote.

Vous entendez ça ? Des crânes de morts vivants !  
Qu'est-ce qu'on fait ici ?  
Quelle guerre à Troie ? Est-ce que tout le monde s'en fout ? Dieux de l'amour et de la haine ! Est-ce qu'ils ne sont pas le même dieu ? Nous toutes et tous, toutes nos vies, à la recherche de l'ennemi parfait – moi, Hélène, Pâris, Ménélas, tous ces Grecs fous à lier ! Tous ces Troyens malheureux ! mon cher Jack adoré ! Jack et moi on se disputait tout le temps. Je ne me souviens de presque rien sauf des disputes – chaque dispute une guerre pour mettre fin à toutes les guerres, vous savez comment ça marche, une guerre juste, la dernière guerre, la pire dispute que vous ayez jamais traversée, c'est la dernière que vous pourrez supporter, cette fois vous allez mettre les choses au clair d'une manière ou d'une autre ou c'est fini, il verra ce que vous voulez dire, il verra que vous avez raison, les disputes n'ont aucun sens à part montrer qu'on a raison, n'est-ce pas ? une bonne fois pour toutes. Vous vous sentez vieux. Déplacé. Maladroit. Vous prenez deux chaises et vous vous asseyez sous la véranda. Ou dans la cuisine. Ou le hall d'entrée. L'enfer arrive. C'est comme si la guerre était déjà là, qu'elle attendait, chacun de vous deux coulés à l'intérieur d'elle comme du béton à l'état liquide. Les chaises dans lesquelles vous êtes assis ne sont pas les bonnes chaises, ce sont les chaises dans lesquelles vous ne vous asseyez jamais tellement elles

sont inconfortables, vous n'arrêtez pas de vous dire qu'il faudrait vous lever mais vous ne le faites pas, votre nuque vous fait mal, vous détestez votre nuque, le soir approche. Les oiseaux vont et viennent dans le jardin. La guerre se déverse de vous deux, tiède, son odeur nauséabonde. Vous faites un bond en arrière pour vous éloigner d'elle et vous devenez des enfants, chaque phrase que vous prononcez revient vous frapper, frapper à la figure de l'enfant que vous êtes encore, chaque phrase n'est pas du tout ce que vous vouliez dire mais le sens de ce que vous dites n'arrête pas de se contracter, ou se dilater, ou se dilater et se contracter, comme des étincelles qu'on verserait sur de l'essence, *Putain de merde ! J'emmerde tout ça !* plus aucune raison de vivre. Vous commencez à avoir des vertiges. Il devient vraiment odieux. Ta mère était comme ça. Arrête de pleurnicher. Inutile de faire semblant de demander *Mais c'est quoi le problème ?* Ne quitte pas la pièce. Je dois sortir de cette pièce. À bout de souffle, à lancer des accusations, je n'accuse personne ! Comment ça tu n'accuses personne ! Les heures passent ou est-ce qu'elles ne passent pas. Vous répétez les mêmes choses ou est-ce que ce sont des choses différentes ? L'enfer a une odeur viciée. Les disputes n'ont aucun sens, le seul sens de la dispute, c'est la dispute elle-même. Vous vous sentez raidie. Vous détestez ces chaises. Rien n'est réglé. Il fait trop noir pour voir quoi ce soit. Vous allez tous les deux au lit et vous vous endormez un peu, vous vous touchez un peu. Dans la nuit un cauchemar. Un oiseau gigantesque, ou un insecte, quelque chose avec des ailes, essaye de se poser sur votre nuque, vous ne pouvez pas voir ce que c'est ou vous en débarrasser. Peur absolue. Cris surnaturels. Il vous secoue pour vous réveiller. Oh ma chérie, il dit. Il utilise sa voix intérieure, douce, sa voix la plus douce. La distance entre cette voix et la voix de la dispute mesure votre monde dans sa totalité. Comment est-ce qu'une voix

peut changer à ce point. Vous êtes sauvée. Il vous a sauvée. Il le voit, vous êtes sauvée. Un apaisement se fait ressentir, tandis que la rosée du matin se forme sur les feuilles. Et pourtant (vous vous dites soudainement) vous-même vous ne possédez pas cette voix intérieure, aussi douce – pas étonnant qu'il soit si seul. Vous ne pouvez pas lui offrir ce refuge, ne pouvez pas le sauver, jamais, et bien que les origines en soient physiologiques, ou génétiques, ou qui sait quoi d'autre encore, vous comprenez que ce manque en vous est ressenti par lui comme un rejet. Personne ne peut guérir ça. Vous décidez tous deux sans dire un mot de simplement – passer à autre chose. Vous vous serrez l'un contre l'autre. Dans la nuit, dans le silence, l'étreinte se défait lentement et le silence vous purifie et vous dépose sur les rives du sommeil.

Le matin arrive. Troie est encore là. Vous entendez plus bas les fracas de tous ceux qui enfilent leur armure. Vous allez à la fenêtre.